

mon pire ENNEMI

Un Film de Mehran Tamadon

LÀ OÙ DIEU n'est pas

Un Film de Mehran Tamadon



AU CINÉMA LE 8 MAI

AU CINÉMA LE 15 MAI

AVEC TADHI RAHMANI - HOMAYOUN KALHORI - MAZAR EBRAHIMI IMAGE PATRICK TRESCH SON TERENCE MEUNIER MARC PARAZON LAURENT MALAN
MONTAGE MEHRAN TAMADON LUC FORVILLE MONTAGE SON SHAMON GENDROT MIXAGE PHILIPPE GRIVEL ETALONNAGE ROBIN ERARD PRODUCTEURS
RAPHAËL PILLOIS ELENA TATTI PRODUCTEURS ASSOCIÉS FABRICE MARACHE EVELINE BONNARDET THIERRY SPICHER UNE PRODUCTION
L'ATELIER DOCUMENTAIRE BOX PRODUCTIONS VENTES INTERNATIONALES ANDANAFILMS AFFICHE POOYA ABBASIAN DISTRIBUTION SURVIVANCE

CONTACT

Distribution

Survivance

Guillaume Morel

06 74 86 38 95 | guillaume@survivance.net

Marianne Rossi

06 50 18 31 65 | marianne@survivance.net

Matelda Ferrini

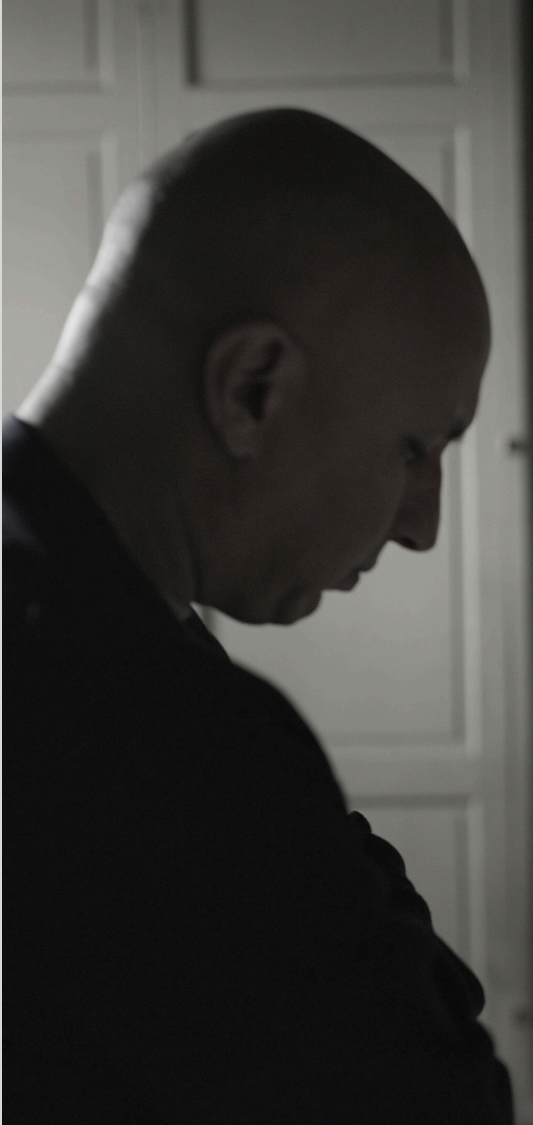
06 25 02 32 02 | matelda@survivance.net

Presse

Emmanuel Vernières

06 10 28 92 93 | emmanuel@survivance.net





MON PIRE ENNEMI

Mojtaba, Hamzeh, Zar et d'autres ont subi des interrogatoires idéologiques en Iran et vivent aujourd'hui en France. Mehran Tamadon, le réalisateur, leur demande de l'interroger, lui, tel que pourrait le faire un agent de la République Islamique. Le film en devenir se rêve en miroir dressé face aux tortionnaires, révélant leur violence, leur arbitraire et leur absurdité. Mais lorsque Zar Amir Ebrahimi et Mehran Tamadon se prêtent à l'exercice, ni l'un ni l'autre ne semblent plus tout à fait maîtriser les rôles qu'ils ont choisi d'endosser, jusqu'à se mettre en danger, ainsi que le projet de film.

Au cinéma le 8 mai

LÀ OÙ DIEU N'EST PAS

Taghi, Homa et Mazyar ont été arrêtés et interrogés par le régime iranien. Tous les trois témoignent avec leurs corps, avec leurs gestes et racontent ce que signifie résister, ce que signifie craquer. Y a-t-il un espoir que le tortionnaire renoue un jour avec sa conscience ?

Au cinéma le 15 mai



ENTRETIEN AVEC MEHRAN TAMADON

Mehran, commençons par situer *Mon pire ennemi* dans votre carrière. Tout comme dans vos films précédents, notamment *Bassidji* et *Iranien*, il semble qu'il y ait une volonté de dialoguer avec celui qui est très différent de vous, avec celui qui pourrait vous nuire. *Mon pire ennemi* apparaît pourtant à un moment politique compliqué en Iran où beaucoup d'Iraniennes et d'Iraniens ont perdu tout espoir dans la possibilité de dialogue. Vos réflexions et vos films vous amènent-ils à penser que le dialogue est malgré tout possible ?

On dialogue en principe pour mieux se comprendre, pour tenter de se mettre d'accord. Peut-être que la question du dialogue doit être posée aujourd'hui différemment. Au vu de la répression féroce que subissent les Iraniens actuellement, on aurait du mal à trouver un quelconque point d'accord avec ceux qui soutiennent le régime.

Avec le recul, je me demande si, dans mes films précédents, je dialoguais vraiment dans l'idée de trouver un accord. Je n'en suis pas sûr. Je dirais cependant que je nouais des liens avec eux dans l'espoir de les toucher. Ça oui, je suis convaincu que le lien a servi à quelque chose. Je ne cherche donc pas forcément le dialogue pour s'entendre politiquement mais le lien pour tenter de s'accepter, de se tolérer.

Alors est-ce que le lien est encore possible ? Est-ce possible de toucher ces hommes si dangereux et violents ? Sans doute que oui, mais encore faut-il trouver la bonne clé pour ouvrir leurs portes qui sont si bien verrouillées.

Pour *Mon pire ennemi*, mon idée initiale était de filmer une dernière séquence en Iran. Jusqu'en juin 2022, je comptais y aller et prendre le temps qu'il faut pour trouver les interrogateurs du régime et les convaincre de participer au film. Mais pour tout un tas de raisons, j'ai fini par y renoncer.

Dans mes films, je traite une matière qui est vivante, c'est-à-dire que je questionne les relations et les conflits entre les hommes dans un temps donné, dans le présent. Or ce temps présent, en Iran, est en mouvement continu, si bien qu'il fragilise ou requestionne régulièrement l'idée initiale de mon film. Ainsi, je ne pense pas tout à fait la même chose quand j'écris le film, quand je le tourne, quand je le monte, et quand je le montre au public. Car il ne s'agit jamais tout à fait de la même société. Cela m'enrichit humainement mais rend difficile la construction d'une démarche cohérente. J'ai fini le montage de *Mon pire ennemi* avant le mouvement «Femme, Vie, Liberté» en Iran.

Durant toute cette période récente, j'ai été traversé par la colère, la haine, l'envie de prendre les armes.

Depuis septembre 2022, je suis traversé par tout sauf l'envie de créer du lien. Malgré cela, j'ai au fond de moi l'impression qu'il y a de grands principes qui m'habitent profondément et qui me poussent à tenter de rencontrer l'autre.

Votre volonté avec *Mon pire ennemi* était donc de confronter les vrais tortionnaires en Iran à une sorte de mise en scène reconstituant leurs actes, ceci afin de les ébranler ?

Il semble pourtant que vos personnages ne partagent pas votre point de vue, tout comme le film ne laisse pas transparaître cet optimisme ?

Ce qui est constant chez moi, c'est ma volonté de créer du lien et d'entrer en relation. Étant maintenant loin de l'Iran, mon principal moyen de dialoguer avec eux est de faire des films, dans lesquels je les fais exister, et de les leur adresser pour qu'ils s'y reconnaissent. Mon objectif est donc que ce film soit vu par les interrogateurs du régime iranien et par les tortionnaires. Comment cela pourrait les affecter ?

Je ne sais pas. Il est possible que rien ne bouge chez eux. Je ne suis pas dans leur tête, je ne suis que dans la mienne qui me dit sans cesse que l'autre, quel qu'il soit, a forcément, comme toi, une conscience, qu'il est lui aussi traversé par des sentiments contradictoires. Lui aussi, comme toi, a une forme de lâcheté, de fourberie, de perversités. Et si tu arrives à mettre le doigt sur ta propre complexité, tu lui offres aussi la possibilité de découvrir la sienne. Ceci est mon regard, je sais que peu de gens le partagent. Même ceux que je filme n'y croient pas.

Mes films ne sont pas là pour démontrer mes idées mais plutôt pour soulever des questions et mettre en exergue les différents paradoxes. Chaque spectateur, chaque personnage s'approprie mes idées à sa manière et s'il est en désaccord avec moi, cela me convient parfaitement. Je ne cherche pas à avoir raison, ni dans mes films, ni lorsque je débats. Je suis ravi d'être contredit, ébranlé dans mes films par mes personnages. Je dirais qu'avec mes films, ce que je réussis le mieux, c'est provoquer des remises en question.

Parlons de Zar Amir Ebrahimi : elle porte une grande partie du film. Comment êtes-vous arrivé à la décision de lui confier ce rôle ?

Zar occupe une place essentielle dans *Mon pire ennemi*. Ce n'était initialement pas prévu. Comme on peut le voir au début du film, je rencontre plusieurs anciens prisonniers politiques iraniens, principalement des hommes, dans l'idée d'en choisir un qui accepte de m'interroger devant la caméra. Parmi les réfugiés que j'ai rencontrés, Zar avait subi des interrogatoires très pénibles et longs, de manière quotidienne et durant plus d'un an, mais elle n'était pas emprisonnée. À la fin de chaque journée d'interrogatoire, elle pouvait rentrer chez elle. C'est au cours du tournage que j'ai compris que ses talents de comédienne lui donnaient des outils pour surmonter les difficultés psychologiques que pouvait générer le rôle que je proposais. Par ailleurs, mes films ont tous, à différents degrés, une dimension introspective.

Je suis à chaque fois amené à me critiquer, à me juger et à me remettre en question devant la caméra, devant le public. Zar a très bien réussi à me pousser dans cette direction, en parlant de l'omnipotence du réalisateur, de ce qu'il fait vivre à ses personnages pour arriver à ses fins. Ces questions-là sont importantes dans mon cinéma et Zar a su s'en saisir avec finesse et intelligence pour me déstabiliser.

En effet, on arrive à une situation où le spectateur doute de ce qu'il voit. La frontière entre le réel et la fiction se brouille, et l'on se demande si ce que nous voyons est improvisé ou pas. Ceci indique une forme particulière du documentaire, et j'aimerais vous questionner sur le processus de création et le résultat qui en sort.

Sur deux jours d'interrogatoire avec Zar, il y a environ vingt heures d'image. Le chef opérateur Patrick Tresch filma des plans de deux heures sans nous interrompre. Rien n'était écrit, même si Zar avait enquêté sur moi et préparé des questions en amont que je ne connaissais pas. Mais vous parlez de doute: c'est précisément l'apparition de ces doutes qui est au cœur du film. On ne sait plus ce qui est joué et ce qui est réel. Est-ce Zar elle-même qui parle, ou est-ce Zar la comédienne qui joue ? J'ai l'impression que je suis un personnage de documentaire et Zar un personnage de fiction et que, progressivement, le réel la rattrape et l'entraîne dans le documentaire. Mais les zones de doute se situent aussi à un autre endroit: qui est le bourreau dans cette histoire ? Est-ce elle ou moi ? Zar m'interroge mais c'est moi qui la torture.

La beauté du documentaire, c'est qu'il ne va pas forcément dans la direction que l'on imagine lorsqu'on écrit, et c'est tant mieux.

Vous avez réalisé *Là où Dieu n'est pas* en parallèle à *Mon pire ennemi*. Les deux films sont différents tout en entrant en résonance. Aviez-vous dès le début l'idée de réaliser deux films, ou est-ce une décision que vous avez prise en cours de route ?

L'idée de *Mon pire ennemi* m'a rongé durant sept ans! Je l'ai écrit de 2015 à 2017, une écriture compliquée à tous points de vue. Mes producteurs ont ensuite déposé le dossier auprès de commissions de financement et nous sommes rapidement parvenus à réunir l'argent pour tourner le film. Mais le dispositif du film était tellement tordu et compliqué qu'il m'a fallu deux ans pour oser le filmer, fin 2020. C'est ensuite le montage qui fut laborieux au point que j'ai dû l'interrompre. C'est durant cette période de latence que j'ai écrit, tourné et monté *Là où Dieu n'est pas*. Cela m'a alors permis de mieux comprendre ce que je cherchais dans *Mon pire ennemi* et de terminer son montage.

Le tournage de *Là où Dieu n'est pas* m'a énormément ému, j'étais profondément ébranlé par les récits des personnages que je filmais, par leur humanité, par leur force. *Là où Dieu n'est pas* est un documentaire relativement classique dans sa forme mais l'expérience du tournage a été nécessaire pour faire mûrir l'ensemble des réflexions que j'avais entamées sept ans plus tôt.

Chronologiquement, j'ai d'abord filmé *Mon pire ennemi* et j'ai terminé en premier *Là où Dieu n'est pas*. Je considère maintenant que *Là où Dieu n'est pas* précède *Mon pire ennemi*.

Comment avez-vous rencontré les protagonistes de *Là où Dieu n'est pas* ?

Lorsque je préparais *Mon pire ennemi*, je voulais faire venir à Paris beaucoup d'Iraniens exilés qui vivent dans les différents pays

européens. Mais le COVID a limité mes choix à ceux qui résident en France. Plus tard, pour *Là où Dieu n'est pas*, le confinement était fini mais j'avais alors déjà procédé au choix de mes protagonistes. Dès le début, j'avais décidé de ne filmer que Taghi Rahmani qui habite à Paris, Homa Kalhori qui vit en Angleterre et Mazyar Ebrahimi qui vit en Allemagne. Ils ont chacun des parcours différents et même s'ils sont tous les trois opposés à la République islamique, ils n'ont pas forcément la même orientation politique. Ils ont par ailleurs subi la prison et la torture à des périodes différentes du régime islamique. Ils ont ensuite réagi différemment à la violence qu'ils ont subies, en développant chacun des stratégies de survie différentes. Leurs récits, leurs manières de réagir face à la caméra, leur façon de s'approprier le dispositif de reconstitution m'a permis de construire la narration du film.

Qu'est-ce qui vous a interpellé dans leurs récits de prison ?

Lors de mes premières discussions avec Mazyar Ebrahimi, il m'a demandé de reconstituer la salle de torture. N'ayant jamais vu une salle de torture, je ne voyais pas comment lui donner moi-même une réalité dans un cadre documentaire. Je lui ai alors proposé de reconstituer une salle de torture, de la fabriquer comme un décor de théâtre pendant que je le filme. Par ailleurs, lorsque je suis allé le rencontrer en Allemagne pour mieux le connaître et lui proposer de participer au film, j'ai tout de suite compris qu'il serait un beau personnage de cinéma.

J'ai connu Homa Kalhori grâce à son livre dans lequel elle relate son expérience carcérale au début des années 1980. Elle faisait alors partie du mouvement de gauche « Raheh Kargar » et s'est fait arrêter à la même période que beaucoup de ses camarades. Quelques années plus tard, sous la torture, elle flanche et se repent. C'est ce changement de bord politique qui m'intéressait initialement dans son histoire. Je cherchais quelqu'un qui puisse m'aider à comprendre comment on pouvait passer d'un bord à l'autre. En construisant la narration du film, d'autres questions sont ensuite apparues. Un film se fabrique aussi autour d'émotions et non uniquement de discours.

Enfin, Taghi Rahmani apporte une vraie énergie au film. Au moment où on est au bout du rouleau avec Homa et Mazyar, il montre avec son corps et ses mots comment il s'efforçait de résister en isolement. Taghi Rahmani, que je ne connaissais pas personnellement avant ce film, est depuis devenu un ami cher.



Il prenait mes questions très au sérieux et y répondait avec beaucoup d'ouverture et de bienveillance. Les passages où je le questionne sur la psychologie du bourreau auraient pu l'agacer au point de me répondre avec dédain. Mais cela n'a jamais été le cas. Il a toujours considéré mes questions et apporté des réponses avec humilité, à l'échelle d'un homme qui s'interroge, sans jamais dénigrer celui qui lui fait face.

Comment le dispositif cinématographique particulier que vous avez mis en place a-t-il affecté vos protagonistes ?

Ils ont chacun réagi différemment. Mazyar Ebrahimi avait subi la torture avec les yeux bandés. Il ne voyait donc pas la scène, ce qui est effrayant. En reconstituant le lieu, il avait l'impression de voir enfin ce qui se passait à l'époque. Il me parlait d'une peur qui était en train de le quitter. Pourtant, tôt le matin, lorsque nous sommes arrivés sur le lieu de tournage, il avait très mal à la tête et avait des nausées. C'est au bout de quelques heures, lorsqu'il a fabriqué le lit et qu'il a accroché la chaîne, qu'il a enfin eu l'impression de comprendre ce qui s'était passé à l'époque. La reconstitution l'a calmé. Tout comme Homa Kalhori. Même si elle avait déjà publié un livre dans lequel elle s'était exposée, en racontant sa honte et pourquoi elle avait flanché, il me semble que le tournage du film a également eu pour elle une dimension cathartique. Car témoigner à haute voix, devant la caméra qui lui faisait très peur, ce n'est pas la même chose que témoigner par écrit, dans un livre. Il me semble même que, pour Homa, le processus du film ne s'est pas arrêté au tournage.

Elle assume enfin publiquement, à visage découvert, ce qui s'est passé à l'époque, ce fardeau qu'elle a porté toute sa vie.

Pour Taghi Rahmani, c'était tout autre chose. La question carcérale n'est pas de l'histoire ancienne pour lui. Il est toujours un activiste politique. Il a fait quatorze années de prison. Et il continue d'envisager de repartir en Iran, sachant que s'il rentre, il sera à nouveau incarcéré. Faire les cent pas devant ma caméra et dans une cellule, pour lui, c'est parler de ce qui pourrait lui arriver demain. Sa femme est toujours en Iran, elle y est actuellement incarcérée, comme beaucoup de ses amis. Pour lui, rejouer ces scènes n'a donc pas été thérapeutique. En montrant les gestes, il milite, il dénonce, mais il souffre.

On voit dans le film que Homa Kalhori résiste à l'idée de rejouer certaines scènes, tout comme Mazyar Ebrahimi qui est quelque peu chamboulé en vous voyant allongé sur le lit. Avez-vous hésité à leur demander de rejouer les scènes ?

C'est vrai que je fais une proposition délicate et la question est d'ailleurs soulevée dans le film. Je tente toujours dans mon cinéma de mettre en abîme les questions éthiques que soulève ma démarche. Disons qu'avec Mazyar Ebrahimi, on avançait progressivement. Il y avait souvent des temps de pause durant lesquels il me disait s'il voulait s'arrêter ou continuer. J'ai d'ailleurs gardé un de ces moments au montage. J'ai plutôt eu l'impression que ce qui les perturbait le plus, c'étaient les non-dits, les silences, les fantasmes.

Il m'a semblé que raconter, montrer, rejouer contribuait à leur apporter des outils pour mieux supporter les traumatismes. Les personnes que j'ai filmées vivent jour et nuit avec le souvenir de ces scènes, avec ces vécus. J'espère les avoir un peu aidés à exprimer des émotions qui étaient bloquées dans leur corps, dans leur âme.

Quel effet pensez-vous que *Mon pire ennemi* et *Là où Dieu n'est pas* pourraient avoir sur les agents du régime dans la situation actuelle ? Est-ce qu'ils comprendraient la dimension réflexive de ces films ?

Mazyar Ebrahimi le dit et j'en suis également convaincu: les interrogateurs et les tortionnaires verront les films, surtout après l'exposition que leur offre le festival de Berlin. Je dirais qu'aujourd'hui, dans le contexte actuel et vu le degré de violence et de répression, je ne pense pas que cela soit possible qu'ils comprennent la dimension réflexive que proposent ces deux films. Mais peut-être que cela sera possible dans six mois, ou plus tard, qui sait ? Les films peuvent nous dire quelque chose aujourd'hui et autre chose demain.

J'ai en tout cas réalisé ces deux films en grande partie pour que ceux qui défendent le régime par la violence les voient. J'ai sans cesse imaginé les bourreaux seuls face à un écran, en train de regarder ces films. Beaucoup des questions que je pose à mes personnages sur la conscience du bourreau leur sont adressées directement.

Et mon souhait est qu'ils soient quelque peu ébranlés, effrayés par eux-mêmes. Peut-être qu'au lendemain du visionnement, ils se lèveront et reprendront leur travail comme si de rien n'était. Ou peut-être que tout ceci sèmera une graine qui fera son effet plus tard. Je ne peux qu'émettre des hypothèses. On émet tous des hypothèses en fonction de notre perception de l'homme, de notre optimisme, de notre croyance dans le pouvoir de l'image et du cinéma. Chaque spectateur aura sa réponse. Une réponse qui parle aussi de nous et pas uniquement du bourreau.

Après des études d'architecture à Paris, Mehran Tamadon décide de se consacrer à la réalisation. Il réalise son premier moyen-métrage documentaire, *Behesht Zahra*, mères de martyrs en 2004, puis *Bassidji* en 2010, où il filme ses premières tentatives de dialogue avec les défenseurs du régime iranien. Il poursuit cette démarche avec *Iranien*, où il convainc des partisans du régime de vivre en cohabitation avec lui. Ses nouveaux films, *Mon pire ennemi* et *Là où Dieu n'est pas*, présentés à la Berlinale en 2023, abordent la violence des interrogatoires et des détentions en Iran.



MEHRAN TAMADON



Après des études d'architecture à Paris, Mehran Tamadon décide de se consacrer à la réalisation.

Il réalise son premier moyen-métrage documentaire, *Behesht Zahra, mères de martyrs* en 2004, puis *Bassidji* en 2010, où il filme ses premières tentatives de dialogue avec les défenseurs du régime iranien.

Il poursuit cette démarche avec *Iranien*, où il convainc des partisans du régime de vivre en cohabitation avec lui. Ses nouveaux films, *Mon pire ennemi* et *Là où Dieu n'est pas*, présentés à la Berlinale en 2023, abordent la violence des interrogatoires et des détentions en Iran.

FILMOGRAPHIE

2023 **Mon pire ennemi – Suisse, France, 82'**

Sélection Berlinale Encounters 2023

Là où Dieu n'est pas – Suisse, France, 112'

Sélection Berlinale Forum 2023

2014 **Iranian (Iranien) – Suisse, France, 105'**

Mehran Tamadon a convaincu des défenseurs du régime iranien de cohabiter avec lui. Comment faire concrètement pour vivre ensemble ? Comment partager l'espace public iranien pour qu'il appartienne autant aux athées comme lui qu'aux religieux qui ont le monopole du pouvoir ?

Distinctions

Visions du Réel 2014, Prix Bueynès-Chagaoll pour une oeuvre à dimension humaniste | Cinéma du Réel 2014, Grand Prix | Documenta Madrid 2014, Prix spécial du Jury...

2009 **Bassidji – Suisse, France, 114'**

Pendant près de trois ans, Mehran a choisi de pénétrer au coeur du monde des défenseurs les plus extrêmes de la République islamique d'Iran pour mieux comprendre les paradigmes qui les animent. Ils viennent du même pays, et pourtant, tout les oppose. Un dialogue se noue pourtant. Mais jusqu'où nos convictions respectives sont-elles prêtes à s'assouplir pour comprendre qui est l'autre ?

Distinction

Jilhava Film Festival 2009, Prix du meilleur documentaire...

ZAR AMIR EBRAHIMI



Zar Amir Ebrahimi grandit à Téhéran et s'intéresse rapidement au théâtre. Diplômée de l'Université Azad de Téhéran, avec une spécialisation en art dramatique, elle se produit sur les planches et joue des rôles dans des téléfilms et des séries. Elle réalise également le court-métrage *Khat*, produit par la Iranian Youth Society.

Elle se fait notamment remarquer avec des sitcoms comme *Komakam Kon* (2004), *Help Me* (2004) et *Nargess* (2006), ainsi que dans le film *Waiting* de Mohammed Nourizad (2000). Elle apparaît également dans d'autres films iraniens tels que *Journey to Hidaslou* de Mojtaba Raei (2006) et *Shirin* d'Abbas Kiarostami (2008).

En 2008, elle s'installe à Paris, où elle réalise et produit des films documentaires et poursuit sa carrière d'actrice, à la fois au théâtre et au cinéma. Elle prête notamment sa voix au film d'animation *Téhéran Tabou* de Ali Soozandeh (2017) et joue dans *Bride Price vs Democracy* de Reza Rahimi (2016), qui lui vaut le Prix de la meilleure actrice au festival de Nice. Elle tourne ensuite notamment dans *Les Nuits de Mashhad* (Holy Spider) d'Ali Abbasi (2022), où elle interprète une journaliste à la recherche de Spider Killer, serial killer qui étranglait des prostituées en Iran entre 2000 et 2001. Sa performance est remarquée et elle reçoit le Prix de la meilleure interprétation féminine au Festival de Cannes, au Cine Europeo de Sevilla et à la London Film Week.

Elle joue également dans *Les Survivants* de Guillaume Renusson (2022), où elle incarne une femme afghane qui tente de franchir illégalement la frontière française. Elle vient également de tourner dans *Shayda* de Noora Niasari (2023), présenté en première mondiale à Sundance, et prend part aux films *Seven Winters In Tehran* de Steffi Niederzoll (2023) et *Mon pire ennemi* de Mehran Tamadon (2023), deux longs-métrages documentaires présentés à la Berlinale.

Grâce à ses films et en portant une voix courageuse pour faire évoluer la place des femmes dans la société iranienne, Zar a récemment figuré parmi les 100 personnalités de la prestigieuse «BBC 100 Women 2022», qui met à l'honneur des femmes inspirantes et influentes du monde entier.

NOTE DES PRODUCTEURS

Mon pire ennemi et *Là où Dieu n'est pas* concrétisent une nouvelle collaboration entre le cinéaste Mehran Tamadon et les deux sociétés coproductrices, Box Productions et l'atelier documentaire. Plus de quinze ans d'accompagnement et d'engagement aux côtés du cinéaste, installé en France depuis son adolescence. Dans ses films, Mehran Tamadon aborde avec pertinence son pays et les pouvoirs en place, que ce soit en cherchant le dialogue avec des partisans du régime (*Bassidji, Iranien*) ou en mettant en exergue la répression exercée par l'État sur sa population. Avec *Mon pire ennemi* et *Là où Dieu n'est pas*, il poursuit sa démarche cinématographique et documentaire et signe un diptyque : deux films documentaires produits et réalisés en parallèle, qui se complètent et se renvoient l'un à l'autre.

Le tournage d'*Iranien*, le précédent film de Mehran Tamadon, s'est terminé abruptement; l'expérience s'est achevée par l'arrestation du réalisateur et la confiscation de ses passeports (iranien et français) par les services de renseignement de la République islamique. Finalement libéré, on lui a «conseillé» de ne plus revenir en Iran. C'est à partir de cette situation qu'est née l'idée de *Mon pire ennemi* : jouer et filmer un interrogatoire, pour espérer confronter les autorités à leurs pratiques. Les rencontres qu'il organise lors de la préparation de *Mon pire ennemi* l'incitent à aller plus loin et à réaliser un second film,

Là où Dieu n'est pas, où il donne la parole à celles et ceux qui ont été interrogés et reconstitue avec eux les conditions de leurs interrogatoires et de leurs détentions. Ses deux films terminés, Mehran Tamadon (nous) pose des questions essentielles :

Comment continuer à se faire entendre par l'«ennemi», même lorsque celui-ci a tout pouvoir et ne veut rien entendre? Comment continuer à lui faire face et lui résister? Est-ce que cela a du sens de lui tendre un miroir afin que, peut-être, il en vienne à douter et à se questionner ?

La démarche du réalisateur est courageuse, sincère. Soutenir son travail, aujourd'hui, est pour nous une évidence. Un geste nécessaire pour prendre part aux débats, pour interpeller et susciter des réflexions, pour comprendre et donner à voir les mécanismes d'un pouvoir en place.

Elena Tatti, Box Productions (Suisse)

Raphaël Pillosio, l'atelier documentaire (France)



MON PIRE ENNEMI
(FRANCE, SUISSE / 2023 / 82 MIN / 1.90 / 5.1 / FARSI)

Avec	Zar Amir Ebrahimi
Écrit et réalisé par	Mehran Tamadon
Écrit en collaboration avec	Philippe Lasry
Chef opérateur	Patrick Tresch
Ingénieur du son	Laurent Malan
Montage	Mehran Tamadon Luc Forveille
Montage son	Simon Gendrot
Mixage	Philippe Grivel
Étalonnage	Robin Erard
Une coproduction France-Suisse	l'atelier documentaire Box Productions
Producteurs	Raphaël Pillosio Elena Tatti
Producteurs associés	Fabrice Marache Emeline Bonardet Thierry Spicher

LÀ OÙ DIEU N'EST PAS
(FRANCE, SUISSE / 2023 / 112 MIN / 1.90 / 5.1 / FARSI)

Avec	Taghi Rahmani Homa Kalhori Mazyar Ebrahimi
Écrit et réalisé par	Mehran Tamadon
Chef opérateur	Patrick Tresch
Ingénieurs du son	Térence Meunier Marc Parazon Laurent Malan
Montage	Mehran Tamadon Luc Forveille
Montage son	Simon Gendrot
Mixage	Philippe Grivel
Étalonnage	Robin Erard